

LA PRIME

La bonne avait posé le paquet sur la table de la salle à manger, sous la lumière de la suspension. M. Pavre, se levant, fit, d'un coup de couteau, sauter les ficelles ; et, tout de suite, au milieu des copeaux d'emballage, une carte parut.

—Ah ! tu vois ! fit-il en se tournant vers sa femme. Ça vient des Morannes.

Pour la dixième fois depuis trois jours, en effet, Mme Pavre venait d'affirmer que les Morannes n'enverraient rien. Les yeux luisants, la bouche pincée, à la fois envieuse et ravie de recevoir, et dépitée de n'avoir plus à récriminer, elle riposta :

—Quoi ? qu'est-ce que je vois ? Défais donc !

M. Pavre, avec un soin méthodique d'employé, dépouilla les copeaux, déplia des papiers. Un verre parut, puis d'autres, dont le cristal craquelé jetait sous la lampe des feux irisés.

—Un service à bière ! s'écria-t-il.

Et lorsque Mme Pavre, impatiente, eut, à son tour, dévoilé le moos, avec ses armatures de vieil argent :

—Ecoute ! reprit-il : il faut avouer, ils ont bien fait les choses !

Mme Pavre se remettait. Elle répondit, haussant les sourcils :

—Mon Dieu ! il me semble qu'ils nous ont assez d'obligations ! Nous leur avons, cet été, gardé leur petite fille pendant plus de quinze jours !

—Mais ils l'ont reconnue déjà, cette complaisance ; ils nous ont...

—Vraiment ! Et toutes les démarches que tu as faites pour Morannes à ton administration ?

—Oh ! une ! Non, je t'assure, tu as tort...

—Tort ! Et en quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Je trouve, ainsi que toi, leur cadeau très bien. On pourrait peut-être lui reprocher de n'être pas de très bon goût...

—De bon goût ? Mais c'est une merveille !

—Tu ne m'entends pas. Je veux dire qu'il est mal porté de faire des cadeaux utiles. On a l'air de dire aux gens : "Vous n'avez sans doute pas de quoi acheter des verres ; tenez, en voici !"

—Il y a verres et verres !

—Parfaitement ! Ceux-ci, par exemple, sont d'une fragilité ! On ne peut pas les confier à une domestique. Si nous nous en servons, je serai obligée de les laver moi-même. Et encore, je suis bien sûre d'en casser ! Alors, tu vois cela d'ici, un verre cassé, il faut le remplacer, si bien que, de verre en verre, nous aurons fini par acheter tout le service plusieurs fois ! C'est à croire qu'ils ont des actions dans la maison !

—Oh ! tu exagères !

—J'exagère. Ah ! voilà bien les hommes !

M. Pavre, déjà, regrettait d'avoir tant parlé. Il battit en retraite, se réfugiant dans son silence, comme il eût fait sous un arbre pendant une averse.

Devant le silence de son mari, en effet, la colère de Mme Pavre tomba.

L'éclat des cristaux, malgré elle, lui tirait l'œil, jetant une caresse chaude sur toute la pièce. Le contentement et le dépit cheminaient en elle, de front, d'une allure égale. Mais peu à peu le contentement gagnait. Elle songea à montrer son service, à le faire admirer.

Elle parut se résigner, et laissant s'envoler, dans un soupir, une dernière amertume :

—Allons ! il nous faudra acheter de la bière, maintenant !

Le lendemain, M. Pavre fit venir de la bière. Mme Pavre, pour avoir l'occasion d'en offrir, donna à dîner. Le service fut très admiré. Il était plus beau, sans doute, qu'elle ne l'avait cru tout d'abord. La vanité de Mme Pavre éprouva une vive satisfaction. Mais cette satisfaction goûtée,

savourée jusqu'à épuisement, le petit ferment de rancune, à son tour, se réveilla, plus aigu.

—Peuh ! fit-elle doucement, lorsqu'elle se retrouva seule avec son mari, joli si l'on veut. Ils ont dû avoir cela pour rien. Tu sais comme on trouve des occasions en cette saison ! Des gens si avares, tu penses ! En tout cas, j'y ai remarqué des défauts. C'est de la marchandise au rabais, des articles d'amis, comme les cadeaux de noces ! De la pacotille fabriquée pour les étrennes. On s'en moque, n'est-ce pas ? Ce sont les autres qui s'en serviront. Pourvu que cela singe le beau, c'est suffisant !

Et saisie d'une idée :

—D'ailleurs, ajouta-t-elle, le nom de la maison était sur l'adresse. J'y passerai.

—A quoi bon ? observa M. Pavre.

—Si ! Si ! il est toujours bon de savoir ! Je marchanderai un service pareil. Nous avons besoin d'être fixés nous-mêmes, parce qu'enfin, nous devons aussi leur faire un cadeau.

M. Pavre, lorsqu'il rentra, le lendemain soir, de son bureau, avait oublié cette boutade.

—Tu sais, lui cria sa femme, j'y suis allée !

—Où ça ?

—Chez le marchand ! Et j'ai bien fait, je t'assure !

M. Pavre, avec une légère ironie, s'informa :

—Le service est en faux ? Ce n'est pas du verre ?

—Tu n'y es pas !

—La monture n'est pas en argent ?

—Mieux que cela ? Mais tu ne devinerais jamais. J'aime mieux te dire tout de suite.

Alors, tragique, elle scanda :

—Ils ont gardé la prime !

—Quelle prime ? demanda M. Pavre.

—Eh ! sans doute ! A tout acheteur de ce service, la maison donne une prime, un objet d'art magnifique, une statuette qui vaut vingt francs au bas mot !

—Mais, répliqua M. Pavre, cette prime, c'est une affaire de vente ; elle n'a rien à voir avec le cadeau. Nous aurions été fort surpris de la trouver dans le paquet, je suppose !

—Comment ! surpris ! Mais elle nous revenait ! Ils l'ont gardée, ou peut-être donnée. Parfaitement, notre statuette, ils l'ont envoyée à des gens qui leur retourneront, en échange, un autre cadeau ! Quand je te dis qu'ils sont capables de tout !

M. Pavre, stupide, ouvrait des yeux énormes.

—Tu me feras difficilement croire, dit-il enfin, qu'ils aient acheté ce service uniquement pour la prime ; et enfin, si la prime vaut vingt francs, le service ne doit pas être sans valeur.

—Mais tu ne connais donc pas le commerce ? La prime fait passer la marchandise. La prime, mais tout est là !

M. Pavre faillit éclater de rire. Cette idée était trop rosse, vraiment, et confinait à la folie. Mais il songea que plus il contredirait sa femme, plus elle s'obstinerait. Qui savait même ce qu'elle pourrait découvrir encore ?

Le mieux était de la laisser aller. Elle n'était pas plus sottre qu'une autre : elle en reviendrait toute seule, dès que la petite passion qui l'aveu-

glait serait dissipée. Pendant huit jours, sans doute, lorsqu'on prononcerait devant elle le nom des Morannes, elle s'écrierait : "Ah oui ! la prime !" ou elle lui jetterait un regard ironique et entendu. Puis elle oublierait. Même bientôt, s'il venait à lui rappeler cette affaire, elle s'étonnerait. Il l'entendait déjà se récrier.

—Moi, je t'ai dit cela ! Mais tu es fou. C'est toi, au contraire, qui...

Et le plus fort, était qu'elle serait de bonne foi ! Oui, le mieux était, comme toujours, de ne rien dire.

Mme Pavre, voyant que

son mari se taisait, le crut accablé par l'évidence.

—Hein ! s'écria-t-elle, toi qui ne veux jamais me croire !

—Oui, oui, concéda M. Pavre énigmatique. Oh ! tu as des idées épatantes !

—Enfin, tu le reconnais !

Mais elle n'abusa pas de son triomphe. Une seconde seulement, elle porta beau sa petite tête. Puis, protectrice, maternelle :

—Tout de même, mon pauvre ami, on t'en ferait des crasses, sans moi ! Et tu n'y verrais que du feu !

JEAN REIBRACH.

SA GARANTIE

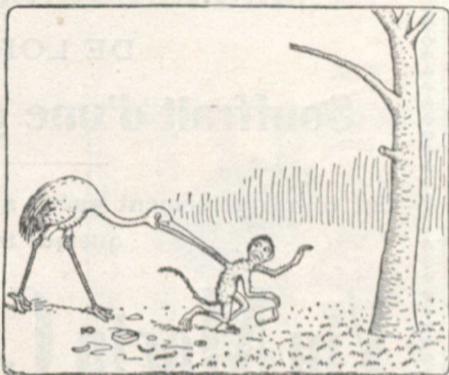
—Vous me promettez que ces chemises ne jauniront pas ?...

—Oh ! je vous préviens, madame, qu'il vaut mieux les blanchir de temps à autre.

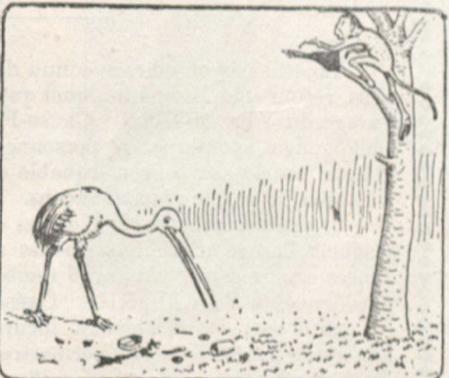
SIMPLE REMARQUE

Une jeune fille est vraiment éprise quand il lui est parfaitement indifférent que la pierre de sa bague de fiançailles soit grosse ou petite.

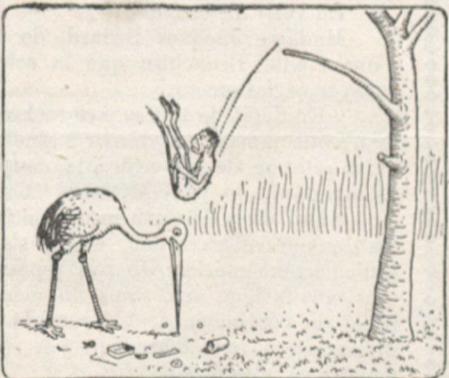
CHACUN SON TOUR



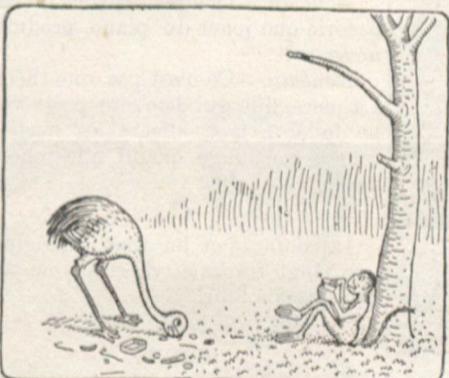
I



II



III



IV